

« Mon oncle Marcel qui vague, vague près du métro Berri »

Lucie Robert

Number 56, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, L. (1990). Review of [« Mon oncle Marcel qui vague, vague près du métro Berri »]. *Jeu*, (56), 194–194.

«mon oncle marcel qui vague, vague près du métro berri»

Texte de Gilbert Dupuis. Mise en scène : Alain Fournier; assistance à la mise en scène : Roger Gaudet; décor et costumes : Mario Bouchard; éclairages : Stan Kwiecien; musique originale : Luc Boudrias; conception et réalisation de la bande sonore : Luc Boudrias. Avec Normand D'Amour (mon oncle Marcel), Yvan Benoit (Talbot), Jasmine Dubé (Rose-de-Lima), Suzanne Garceau (la mère Pouliot), Marc Legault (L'Espérance), Robert Marien (Ambroise), Julien Poulin (Rosaire). Coproduction du Théâtre les Gens d'En Bas et du Théâtre du Sang Neuf, présentée à la Salle Fred-Barry du 22 mars au 14 avril 1990.

sans conséquence

La scène est habitée d'abord par d'immenses grilles de métal imitant, mais en plus grand, celles des bouches d'aération que l'on trouve un peu partout au centre-ville de Montréal. Elles tiennent en équilibre sur un énorme tréteau et elles basculent, telles des balançoires, dans un épouvantable fracas, au gré de la mise en scène, formant tantôt un trottoir, tantôt une cage, tantôt un abri. Comme l'annoncent le programme et la publicité, *Mon oncle Marcel qui vague, vague près du métro Berri* est une «pièce («percutante» précise-t-on) sur les sans-abris» et le personnage «ne peut laisser indifférent». Le programme contient également un mot de l'auteur et du metteur en scène ainsi que des extraits de journaux sur l'errance et les itinérants. Pas grand-chose sur le théâtre. Dans la salle on trouve autant sinon plus d'intervenants et d'intervenantes en travail social que de spectateurs ou de spectatrices moins directement concernés par le thème de la pièce. Quelle que soit la perspective, l'élément dominant de la soirée est donc un problème de société et non une quelconque esthétique. Le texte de Gilbert Dupuis est tragique (par opposition à «épique») en ce qu'il présente un épisode de la vie des sans-abris sans annoncer une heureuse libération. L'alcool, la misère, l'exploitation, la marginalité sont au premier plan, à travers les sans-abris eux-mêmes, mais aussi à travers la petite pègre qui saisit les chèques de sécurité sociale en échange de maigres services. L'épisode est relaté du point de vue d'Ambroise, le travailleur social, comme le résul-

tat d'un interrogatoire de police. Coupable, en effet, Ambroise l'est doublement : sur le plan éthique quand il tombe amoureux d'une prostituée et sur le plan légal quand il venge sa mort. L'autre travailleuse sociale, Rose-de-Lima, l'est tout autant, puisque c'est elle qui a trahi la confiance de la mère Pouliot et a révélé la cachette de sa fille. L'absence scénique de cette fille, sorte de *Sainte Carmen de la Main* ou de *Sainte Jeanne des abattoirs*, assassinée pour avoir voulu changer l'ordre des choses, est symptomatique dans cette pièce qui montre un univers dur, mais cohérent, que vient troubler l'intervention des professionnels du travail social, qui sont en fait les représentants de l'État. La grande difficulté du théâtre didactique depuis dix ans est précisément dans ce point de vue qui, lové sur lui-même, s'interdit la recherche, se contente de décrire une situation sans la réfléchir et dénonce toute intervention politique. *Mon oncle Marcel* n'y échappe pas. L'analyse politique manque de profondeur; la mise en scène aussi, qui confond l'œil théâtral avec celui d'une caméra immobile; le débat, social ou esthétique, reste impossible. Les sans-abris sont passés devant nous comme dans un reportage télévisé : sans conséquence.

lucie robert



Suzanne Garceau (la mère Pouliot) et Jasmine Dubé (Rose-de-Lima) dans *Mon oncle Marcel qui vague, vague près du métro Berri*, présenté à la Salle Fred-Barry. Photo : Jean-Guy Thibodeau.